



Pierre Senges

---

Environs et mesures



Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

### Aux Éditions Verticales

*Veuves au maquillage*, 2000

*Ruines-de-Rome*, 2002

*Essais fragiles d'aplomb*, 2002

*Géométrie dans la poussière* (dessins de Killoffer), 2004

*La Réfutation majeure*, 2004

*Sort l'assassin, entre le spectre*, 2006

*Fragments de Lichtenberg*, 2008

*Études de silhouettes*, 2010

### Aux Éditions Futuropolis

*Les Carnets de Gordon McGuffin*

(dessins de Nicolas de Crécy), 2009

### Aux Éditions Dis voir

*Les Aventures de Percival, un conte phylogénétique*

(dessins de Nicolas de Crécy), 2009

## Environs et mesures



Pierre Senges

# Environs et mesures



Projet graphique :  
Pier Luigi Cerri.

Document de couverture : Hans Holbein le Jeune,  
*Nicolas Kratzer, astronome* (détail), 1528. Musée du Louvre, Paris.  
Photo © RMN / Gérard Blot / Christian Jean.

© *Éditions Gallimard, 2011.*

De deux choses l'une : ou les errances d'Ulysse n'ont eu lieu nulle part et ne sont en tout point qu'une fiction d'Homère [...], ou bien, elles ont eu lieu réellement, mais en d'autres parages, et alors il faudrait le dire clairement, en précisant surtout quels sont ces parages...

STRABON, *Géographie*, 1.2.37

Vous trouverez le lieu des errances d'Ulysse lorsque vous aurez trouvé le cordonnier qui a cousu l'outre des vents.

ÉRATOSTHÈNE,  
cité par Strabon, *Géographie*, 1.2.15





### *À propos d'une bourgade*

“Dont je ne veux pas me rappeler le nom”, écrivait Cervantès à propos d'une bourgade de la Manche, avant de faire cavalier don Quichotte sur le terrain granuleux, sec, parfois nébuleux de son Espagne : Cervantès tenté par une première cachotterie, soit par goût de la conspiration, soit pour alléger le lecteur avant huit cents pages bavardes, en lui épargnant les détails inutiles. La Manche existe, elle relève de la réalité administrative ; la *bourgade* en revanche est un ici ou là bien vague : elle semble vouloir faire un premier pas vers l'abstraction, comme si Dieu, pour se désincarner après des mésaventures désagréables de Golgotha et de clous dans les paumes, décidait

de renouer avec l'immatérialité, en passant par l'anonymat. Celui qui ne veut pas se rappeler perfectionne peut-être l'art du souvenir flou, il pratique un exercice spirituel pour se défaire des regrets comme des remords ; il veut peut-être se débarrasser de son patelin natal, ce qui est bien compréhensible, et ne plus avoir à y remettre les pieds. Ou bien, il accomplit son devoir de narrateur, en maniant la légende, en promenant le lecteur comme la bourgade sur le dos de l'Espagne, une fois ici, une fois là, un peu partout, de saut de puce en saut de puce ; il sait pouvoir enchanter, parfois en se montrant précis, parfois en se montrant vague, généreux dans l'un et l'autre cas ; il veut aussi ménager le suspense, puisque le roman à énigme suppose des zones d'ombre.

Pour accomplir sa première sortie, don Quichotte a dû en passer par la lecture, la lecture confuse et emportée, l'émotion forte, l'identification, le sursaut d'indignité, l'idée d'injustices commises à tout instant aux quatre coins du monde, la conviction d'être à septante ans le dernier redresseur de torts ; pour accomplir sa propre sortie, le narrateur propose dès la première ligne un pacte d'anonymat : il en découle

une identité flottante, à partir de quoi tout, tout le monde, ville, bourgade, nom, narrateur, Amadis de Gaule, redresseur de torts, ânes et mules, se met à battre la campagne — bref, on émerveille en étant approximatif, et on s'évade en choisissant d'ignorer des lieux trop précis.

Pourtant, pourtant, on trouve parfois (souvent) le moyen de s'émerveiller avec autre chose que l'énigme et le flou : avec la précision, qui attise nos curiosités et saurait nous faire voir du pays, en nous promenant de menu détail en menu détail, comme des anecdotes de guide touristique. Si le conteur parvient à captiver son public par un effet de réalité, cet effet peut consister en une certaine dose d'oubli, ça nous rend les choses imparfaites, c'est-à-dire familières — ou en une certaine dose d'exactitude : l'effet de réalité, en plein cœur des *Mille et Une Nuits*, ce serait d'affirmer de quel fil est tissé le tapis volant de tel ou tel djinn par-dessus Bagdad, et savoir que le ravissement est le fait à la fois du tapis, de sa magie, et du nom d'un tissu de ces régions-là. Voilà peut-être pourquoi des savants lecteurs ne se sont pas contentés de la bourgade sans nom quelque part dans la Manche : ils

ont voulu arracher cette bourgade à la beauté artiste de l'anonymat et de l'indétermination pour lui offrir la beauté savante de la certitude : et avant la certitude, les délices de la recherche. Dix savants, paraît-il, pendant deux années de travail, manipulant vingt-sept critères de jugement (ah, ce n'est plus la pauvre tambouille de don Quichotte idéaliste et arbitraire, à présent : l'heure est venue d'être précis), dix savants, pas un de moins, se sont efforcés de retrouver la trace de la bourgade : des philologues, des urbanistes, des historiens, des sociologues, peut-être un expert en psychose hallucinatoire, un zoologue spécialisé dans le pas du cheval, tout un concile rassemblé, mettons, à Tolède ; des disciples de Fernand Braudel, des sémioticiens, poéticiens, métriciens de toutes sortes, les poches remplies de bonbons de vocabulaire. Ils se sont penchés sur de vastes tables ; ils avaient l'air passionné d'Achab recourbé sur ses cartes marines en train de déduire la présence de Moby Dick d'après le sens des courants : deux ans à éplucher *Don Quichotte* et à tracer des lignes à la règle sur une représentation de la Manche au 1/20 000<sup>e</sup>, pour décider à l'issue de

tous ces calculs que la bourgade sans nom s'appelle Villanueva de los Infantes.

Une énigme résolue peut passer pour une trahison : il y avait un corbeau caché au milieu des savants ; ramener la bourgade vaporeuse et merveilleuse aux dimensions de Villanueva de los Infantes risque d'être pour beaucoup un désenchantement : le tourisme remplaçant la lecture, le pèlerinage remplaçant la spéculation. Mais admettons tout de même que deux années de recherche par dix savants à la tête comme une cloche de Pâques peuvent devenir à leur façon une autre sorte d'enchantement — et les polémiques qui ne manqueront pas de suivre, les controverses, les réfutations, seront une partie de plaisir. On sait aussi que tôt ou tard la bourgade de la Manche se détachera à nouveau de Villanueva de los Infantes, chacun vaquant de son côté, de-ci de-là, l'âne ou la mule. Quant à savoir pourquoi dix savants financés par les universités et les Conseils ont travaillé plus de vingt mois pour assigner un nom à ce qui n'en a jamais eu, un patelin appartenant à une pure façon de parler, c'est une autre histoire — et ça demanderait, pour être résolu, dix autres savants, deux autres années,

autour d'une table : les cartes, les compas, l'obstination d'Achab.

### *Localiser*

Localiser un lieu imaginaire peut être un réflexe de monarque, qui aura abusé de lettres de cachet (son opium, sa manie) afin d'assigner un ceci à un cela : réflexe de roi tenant par-dessus tout à savoir où se tiennent ses mines de sel, où se cachent ses insurgés, où ils ressurgiront, où se précipite son coursier, à quoi ressemble la frontière de son État et quelle banderole la matérialise (car il y a des frontières de bornes perdues dans de hauts pâturages, des frontières de fleuves gardés par des pêcheurs, des frontières de bastions pourvus d'un militaire, d'une barrière blanche et rouge, de formalités, de manières policées — des frontières abruptes, des frontières de barbelés, des frontières irréparables, en plein champ, qui ne sont pourtant pas la preuve d'une belle désinvolture — et des frontières spectaculaires, avec des gardes

suisses, des arches ou des drapeaux aperçus de loin, et enfin des frontières qui sont seulement un piquet de tente dans le sable, au voisinage d'une chèvre, en plein désert, à se demander si la chèvre marque aussi le passage d'un pays au pays voisin).

Localiser un lieu imaginaire est peut-être un réflexe de comptable : un homme fidèle à son registre des avoirs et des pertes, Bartleby ouvrant des atlas et gouvernant des terres dessinées sur des cartes — Bartleby ou l'un des fonctionnaires de la Maison des Mers du Sud évoquée par Charles Lamb (il administre, sans quitter les bureaux de Londres, des aventures transatlantiques) : localiser serait alors le devoir de ces fonctionnaires sensibles d'une façon austère à tout l'imaginaire ramené des deux Indes par les marchands de cannelle.

Peut-être un réflexe de bourgeois comptable à son tour car il croit voir dans la mesure chiffrée une trace de morale disparue partout ailleurs — il souhaite rabattre la joie des naïfs qui se troublent, se font frémir, la nuit, sous les draps, éclairant des ébauches de récits d'îles désertes avec une lampe de poche, ce miracle à la portée des démunis.

Ou bien, encore une fois, une passion dévorante, une passion de savant, qui tient à déterminer, pour en finir avec ce que les rêves ont de nébuleux — en partant de ce principe : si les rêves enchantent au cours de la nuit, l'interprétation des rêves enchante beaucoup plus longtemps : elle est un émerveillement diurne.

### *Paradis*

D'après des mythes antérieurs, Hésiode situe le paradis (ce qu'était le paradis pour les hommes de la Grèce antique) au nord-ouest de l'Atlantique. Au iv<sup>e</sup> siècle, saint Athanase place le paradis au bout de l'Asie : les parfums de fruits et de fleurs s'intensifient à mesure que le voyageur s'en approche, c'est une preuve. En 1290 encore, la carte de Richard de Haldingham place le paradis à l'est, c'est-à-dire au-dessus, de l'Inde — c'est une île. Un jeu de mots est peut-être à l'origine de la version orientale du paradis : *mikedem* signifiant selon les lectures "à l'origine" ou



bien “en Orient” (*contra orientem*). Le théologien Pierre Comestor perpétue cette tradition du double sens (il achève son *Historia scolastica* vers 1176) ; pour Séverien de Gabalo également, Orient et origine se confondent, si l’Orient est au principe de toute vie, s’il est le lieu de naissance des astres, et l’ouest l’endroit de leur disparition. Et puis, après tout, l’Inde est immense : selon Ctésias, elle égale en grandeur tout le reste de l’Asie ; selon Onésicrite, cité par Strabon, elle fait le tiers de la terre habitée : tout peut s’y trouver, enfer et paradis, mœurs et grammaires étranges, ainsi que l’extension de nos propres appartements.

Pour se faire une idée plus exacte (on veut toujours se faire une idée exacte), certains se sont efforcés de retrouver la trace des quatre fleuves du paradis nommés par les Écritures, assimilant deux d’entre eux, Gihôn et Pishôn, au Nil et au Gange, moyennant quelques ruses géologiques et des fantaisies de sources souterraines : il faut bien justifier la présence en Égypte des eaux paradisiaques. On admet parfois que le fleuve Gihôn contourne le pays de Cusch (en Éthiopie — Cusch est fils de Cham, Cham fils de Noé), et le fleuve Pishôn le pays de Havila (en Arabie,

ou en Inde selon Pierre Comestor — Havila est fils de Cusch).

Selon Thomas d'Aquin, le paradis des chrétiens se trouve sous l'équateur, en un lieu tempéré; Guillaume Postel le situera quelques années plus tard sous le pôle arctique, peut-être dans l'idée d'associer l'éternité à la congélation, après l'avoir associée à la douceur ouatée des choses.

Marmaduke Carver règle la question à sa manière (*A Discourse of the Terrestrial Paradise*, 1666) : l'entrée du paradis, comme les villes de Sodome et Gomorrhe, a été détruite par Dieu lui-même, histoire de punir les hommes (une fois de plus) — de cette destruction, ne resterait plus qu'un jardin de pierres ou un lac de soufre, rien de moins hospitalier. Ça n'empêchera pas ce curieux Marmaduke de chercher les quatre fleuves du paradis dans les bras du Tigre et de l'Euphrate, ce qui suppose un paradis situé aux parages de la Mésopotamie. Augustinus Steuchus (alias *Eugubinus*) dans sa *Cosmopoeia* et Franciscus Junius dans *Description du Paradis* avaient déjà suivi le même chemin; les ecclésiastiques de Louvain, en 1581, étaient du même avis, comme le seront Jean Calvin et l'évêque d'Avranches

Pierre-Daniel Huet (dans son *Tractatus de situ paradisu terrestris*, en 1690 : il le situe plus précisément au sud de Babylone). Au VIII<sup>e</sup> siècle après J.-C., Jean Damascène proposait une double interprétation du paradis, ce qui aurait dû réconcilier tout le monde : une nature sensorielle, une nature spirituelle — s'il s'accorde une existence matérielle, le paradis doit se tenir nécessairement dans les hauteurs, probablement sur une montagne, à son sommet, pour échapper à tout nouveau déluge. À moins qu'il ne soit lui-même une montagne, comme l'était l'Olympe, élevée jusqu'à la Lune, ce que pensait Jean de Mandeville par exemple, mais ce que réfutait Thomas d'Aquin au nom d'une interprétation aristotélicienne du cosmos : puisqu'un cercle de feu, on le sait, rend invivables les parages de la Lune.

En Asie Mineure, autour de l'an 1000, Symeon, aussi appelé le Nouveau Théologien, identifie le paradis à notre monde lui-même, notre monde tout entier : du moins ce qui reste du paradis après le jour de la chute, c'est-à-dire des terres dévastées. Cosmas Indicopleustes, qui ne craignait aucune cosmographie pourvu que la Terre reste plate, faisait du paradis

une terre au-delà du fleuve Océan, séparée de notre monde, à ce titre ne faisant plus exactement partie de notre géographie (c'est presque l'avis de Moïse bar-Cepha, évêque syriaque du ix<sup>e</sup> siècle, selon qui le paradis se tient hors du monde connu et fréquenté).

Giacomo Nachianti, évêque de Chioggia, Petrus Ciruelus Darocensis, Alfonsus Veracruenis pensent le trouver en Palestine, comme Nicolas Abram, Eugène Roger et Jean Hardouin ; pour Michel Servet et Matthieu Bérould il est en Syrie ; pour La Peyrère et Johannes Herbinius, en Galilée ; pour Dom Calmet, en Arménie ; pour John Hopkinson et Peter Heylyn (il publie son *Microcosmos* en 1622), en Chaldée ; pour Milton et Hugo de Groot, dit Grotius, en Assyrie ; pour Christophe Colomb, vers l'Orénoque. (Selon lui, l'équateur peut être tempéré, le paradis y a toute sa place ; le golfe de Paria est le chemin idéal, quoique interdit, vers les séjours paradisiaques : ça a le mérite d'être précis.) Pedro de Rates Hanequin séjournera au Brésil : il a dû y mener une belle vie sans arthrose : pour lui, le paradis s'y trouve encore, on peut y toucher l'arbre du Bien ; l'Amazone et le San Francisco sont deux des fleuves de la Bible — il

Pierre Senegas, né en 1968, a publié plusieurs récits explorant le vrai et le faux, dont *La réfutation majeure* (une mise en doute par la fiction de la découverte de l'Amérique) et *Fragments de Lichtenberg* (variation sur les aphorismes de Georg Christoph Lichtenberg). Il est aussi auteur de fictions radiophoniques.



# Environs et mesures Pierre Senges

Cette édition électronique du livre  
*Environs et mesures* de Pierre Senges  
a été réalisée le 24 mars 2011  
par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070133383).  
Code Sodis : N49009 - ISBN : 9782072442674.  
Numéro d'édition : 182270.